

Études littéraires africaines

OLLIVIER Émile, *Regarde, regarde les lions*, Paris, Albin Michel, 2000, 98 F

Véronique Bonnet



Numéro 11, 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1041907ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1041907ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bonnet, V. (2001). Compte rendu de [OLLIVIER Émile, *Regarde, regarde les lions*, Paris, Albin Michel, 2000, 98 F]. *Études littéraires africaines*, (11), 89–91.
<https://doi.org/10.7202/1041907ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2001

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

lent de mensonges" (p. 36). L'interdépendance de l'espace et du personnage est soulignée dès l'incipit : "Je suis comme l'île qui chante sa propre mort." (p. 7). La mort est effectivement présente partout, d'autant plus que les frontières entre la naissance et la mort sont souvent abolies.

La sensation d'étouffement et de fuite constante est renforcée par les déplacements temporels et le temps cyclique du récit. L'histoire ne suit pas un déroulement linéaire. Ainsi, le début du deuxième chapitre se passe dans l'asile où on enferme la jeune fille après l'infanticide, alors que la fin évoque le moment précédent, la noyade du bébé. Les trois grandes étapes de son calvaire sont données dès les deux premiers chapitres, mais elles ne s'éclaireront que progressivement.

Quelques moments plus doux percent tout de même cette histoire sombre et cruelle, les échanges tendres avec sa grand-mère, la rencontre avec le chien, les souvenirs qui la distinguent précisément des animaux. On ne peut oublier bien sûr le soutien apporté par une infirmière de l'asile, Lisa, à qui l'interdite raconte son histoire. Nous remarquons cependant que cet autre personnage féminin est très peu cerné, comme si son aide ne pouvait être que limitée. Alors que dans beaucoup de romans africains ou antillais, la parole féminine est essentielle, il semble ici que les femmes d'origine indienne soient condamnées encore au silence, renforçant la malédiction.

Il reste que la fin du récit se fait légère, aérienne presque, lumineuse, après ces pages de douleur et d'obscurité intenses. On y assiste à une fuite empreinte d'un profond mysticisme, l'aboutissement dans l'infini d'un parcours initiatique. L'effacement d'une existence maudite, son "incinération" n'auront sans doute pas lieu, puisque s'imposent la reconstruction du corps, les souvenirs et la mémoire, la dimension poétique, à même de lui donner du sens.

■ Marie-Françoise CHITOUR
Université d'Angers

HAÏTI

■ OLLIVIER ÉMILE, *REGARDE, REGARDE LES LIONS*, PARIS, ALBIN MICHEL, 2000, 98 F.

Depuis son premier texte, *Paysage de l'aveugle*, publié au Canada en 1977, l'œuvre d'Émile Ollivier se décline sur un double registre éminemment paradoxal : l'attachement au pays natal et l'appropriation de l'espace de l'exil. *Regarde, regarde les lions* poursuit, sur un mode extrêmement fin et ouvragé, la quête mémorielle qui traverse l'intégralité de l'œuvre. Les quatorze nouvelles qui composent ce recueil s'orchestrent autour du motif démultiplié de l'errance, lequel confère au recueil une profonde cohérence thématique, structurale et stylistique, notamment grâce à la mise en place d'un réseau métaphorique. Ainsi l'errance circulaire dans la

ville de Montréal accomplie par Lafcadio Larsène, un chauffeur de taxi haïtien, est-elle une mise en abîme de l'errance qui parcourt toute l'œuvre. Le narrateur de la seconde nouvelle, "Une nuit, un taxi", se présente comme un "modèle de citoyen intégré" et se propose de "recycler des bribes d'images, des lambeaux de souvenirs, des miettes d'instant, des bris d'émotion [...]". Car la dynamique des cultures migrantes, telle qu'écrite et décrite par Émile Ollivier, parvient avec élégance à échapper à tout fixisme. Si l'on sent, derrière le travail d'écriture, la veine sociologique, les personnages d'errants sont moins construits à partir d'un idéal-type (Weber) que d'une multitude de singularités humaines et imaginaires. Ce n'est sans doute pas un hasard si leur condition sociologique et existentielle croise celle d'artistes et de musiciens, se confondant souvent dans une même destinée.

L'univers de ces nouvelles est mouvant, traversé par la réminiscence d'épisodes historiques douloureux, hanté par une mémoire haïtienne déchirée par les dictatures ; se dessine alors une poétique de la trace mnésique : traces qui s'impriment durablement ou traces qui s'effacent. Cette dernière emprunte au carnavalesque des voix qui lui permettent de se décliner sur un mode comique et parfois féroce ment satirique. "Des nouvelles de son excellence" met en scène un personnage falot tout autant que risible. Papaphis (double transparent de Baby Doc) est exilé dans le Sud de la France, pantin risible, dictateur déchu et impuissant qui voit défiler les heures sanglantes et glorieuses de sa vie, il est confronté au retour d'un des hommes qu'il a lui-même torturés. Faut-il ici rappeler que la plupart de ces nouvelles furent rédigées au château de la Napoule, sur la Côte d'Azur... Nulle volonté de vengeance chez l'écrivain mais bien plutôt le constat amer d'une profonde absurdité existentielle, comme si bourreaux et victimes se retrouvaient pris dans le même filet d'une histoire devenue cirque. Au fil des nouvelles l'errance se conjugue étroitement avec le cirque, cirque métaphorique et allégorique, ce "cirque de l'histoire [...] fertile en martyrs et en lions" qui offre un étrange cadre à la nouvelle "Regarde, regarde les lions"¹, nouvelle éponyme où l'équilibre instable des funambules fait signe à l'équilibre instable des exilés. Mais tout se dissout dans un vaste rire réparateur.

Cirque linguistique aussi dans "La supplique d'Élie Magnan". La guerre des langues qui sévit un peu partout dans le monde a ici pour décor une île où les autorités ont inventé une terrible injonction : "l'interdiction d'employer des vocables qui n'avaient pas poussé avec nos "racines". Mais face à l'identité linguistique imposée par l'État, se manifeste toujours la créativité du peuple, riposte à un dire guetté par un usage quasi

¹ Cette nouvelle a été publiée dans le recueil *Compère Jacques Soleil - Hommage à Jacques Stephen Alexis*, Montréal, Port-au-Prince, Planète Rebelle / Éditions Mémoire, 1998.

animalier de la parole. "Dans la blanche visibilité" est sans doute la pièce la plus angoissante du recueil ; par son traitement fantastique de l'histoire, semblable en cela à un fantastique latino-américain illustré par les Argentins Cortazar et Sabato, elle projette le lecteur dans un labyrinthe qui contient en son ventre toujours fécond autant de chambres de torture que le siècle dernier en compta.

Le recueil se clôt sur trois nouvelles : "La triple mort de Salomon Lacroix", "L'ultime lettre" et "Ainsi va la vie". Toutes sont profondément pénétrées par la mort : un homme porté disparu est libéré de prison et revient, fantôme piteux au visage martyrisé, tenter de reprendre place parmi les vivants, sa femme croise son regard mais elle a déjà "refait" sa vie ; un exilé rédige une lettre-testament à son épouse, Leyda, personnage présent dans le roman *Passages* : "Ai-je besoin de te rappeler l'alternance des lieux, celui de l'origine et celui de l'arrivée, l'exil, le vrai, celui que je me suis accoutumé à appeler l'errance, où je t'ai entraînée malgré toi, le long duquel tu m'as suivi et que nous avons senti comme la dépossession douloureuse de nous-mêmes, tandis que nos souffles devenus buées se mêlaient au sel de nos larmes, sur ces rivages où meurt la mémoire." Dans l'ultime nouvelle, un célèbre musicien est foudroyé par une crise cardiaque à l'heure de son dernier concert.

En décrivant des trajectoires individuelles, chaque pièce brise à sa manière toute vision massifiante de l'histoire et de l'immigration. Telle est peut-être la force de ce recueil : forger sur la singularité des trajectoires une nouvelle poétique de l'errance.

■ Véronique BONNET

ANTILLES

■ TOUMSON ROGER (SOUS LA DIRECTION DE), *PORTULAN, "ESTHÉTIQUE NOIRE ?"*, FORT-DE-FRANCE, VENTS D'AILLEURS, 2000, 269 P.

Publié sous la direction de Roger Toumson, la dernière livraison de la revue *Portulan* s'attache à interroger l'existence d'une "Esthétique noire", titre de la revue dont on notera qu'il s'accompagne d'un point d'interrogation (*Esthétique noire ?*). L'article liminaire, sous la plume du maître d'œuvre de la revue, définit un cadre théorique permettant de penser cette esthétique dans ses différentes modalités constitutives. Soucieuse de tenir compte des déterminations historiques, l'approche se veut également résolument transdisciplinaire, ainsi la théorie psychanalytique voisine-t-elle avec une visée culturaliste, notamment dans la reprise d'un concept créé par l'Unesco et visant à faire coïncider "route de l'art" et "route de l'Esclave". À l'instar d'Édouard Glissant et des auteurs de la Créolité, Roger Toumson perçoit la traite négrière comme constitutive de l'identité et, partant, de l'identité esthétisée des Amériques noires. La notion de trace qui cristallise à la fois des données psychanalytiques, anthropolo-